

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

MODES

La dentelle jouit d'une faveur absolue; on ne veut, on n'aime, on ne trouve de supérieurement élégant que le costume ou la robe de dentelle, aussi en voit-on de fort belles dans les corbeilles de mariage. Combien de jeunes femmes doivent regretter de les avoir bannies de la leur, sous prétexte qu'elles n'étaient plus de mode! La dentelle et le châle de l'Inde, à notre avis, devraient faire le fond de toute corbeille élégante.

Une superbe robe-princesse en point à l'aiguille qu'il nous a été donné d'admirer, va passer les mers et figurer dans les salons d'un ministre plénipotentiaire très connu. Pour vous donner une idée de cette merveille, nous vous dirons que sa propriétaire a payé 500 fr. pour l'assurer contre les risques et périls de la traversée. 500 francs pour assurer une dentelle! le prix d'un élégant costume de visite, et mieux que cela, le pain d'une famille pour bien longtemps.

La couleur rouge est, de même que la dentelle, le succès dominant de la saison; nous disons rouge, parce que c'est le nom générique qui sert à désigner cette multitude de teintes franches ou fausses qui en dérivent: garance, brique, cardinal, ponceau, rubis; teintes voyantes, atténuées par des dessins veloutés en relief, ou brochées de fleurs, ou voilées de dentelles. Chez les couturiers et couturières en renom, chez les Félix, les Laferrière, les Turle, les Vidal, les



Robe en ottoman et velours ciselé, fond crevette et fleurs brique.

Robe en velours myrte et popeline brochée d'un dessin en velours carmélite faisant relief.
Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

Bréant, les salons sont encombrés de dentelles de toutes sortes et les tissus de velours et de soie y montrent leurs vives et chatoyantes couleurs. Ces rouges si différents entre eux, ne se nuisent cependant pas; mais les autres teintes délicates sont bien pâles à côté

de ces tons si riches et dont l'éclat ne s'harmonise pas toujours avec la beauté de la femme qui les arbore; ils sont difficiles à supporter, même pour les brunes au teint crème, aussi est-il nécessaire de les combiner avec une dentelle; on obtient alors une toilette superbe parfois écrasante pour les toilettes voisines.

On porte des corsages en velours de couleur sombre avec des jupes noires et avec des jupes de couleur claire; celles-ci doivent s'harmoniser comme ton, c'est-à-dire qu'un corsage grenat sera fort joli avec une jupe en étoffe rose pâle et ainsi pour les autres couleurs.

Un costume de dîner tout à fait élégant et comme il faut est ainsi composé: une jupe en satin noir; le bas sur une hauteur de soixante centimètres, appliqué d'un tissu en jais, que dépassent, au bord inférieur, deux frisottants de satin; le haut joliment drapé de satin, derrière, la tunique pouffonnée-s'étage en plis ondulants. Corsage en velours rubis foncé à longue pointe devant et derrière; au bord, des bouclettes rapportées en velours; l'encolure très ouverte et un peu arrondie, est voilée d'un tulle noir brodé d'étoiles en perles de jais qui forme un plastron froncé, se terminant en pointe; il s'agrafe de côté, le col montant est en velours grenat avec un dépassant plissé en dentelle; à la manche arrêtée au coude, une draperie en tulle perlé et un petit plissé.

Le même corsage ferait très bon effet sur une jupe en surah ou ottoman rosé ou crème. Pour la toilette de bal, le corsage serait à grand décolleté carré ou arrondi, orné de dentelle perlée ainsi que la jupe.

Voici un genre différent qui a bien aussi son cachet. Le costume est en peluche rayée et surah vert-de-gris. La jupe en peluche a son bord découpé, en longues dents arrondies, sur deux plissés en surah, montés par des plis triples; deux draperies en surah tombent sur les côtés, en genre panier, et la tunique-pouf, assez courte, se relève de fronces au-delà des hanches. Le corsage en surah a un très large plastron en peluche, terminé en pointe et fermé d'un seul côté, sur l'épaule, par des boutons plats et apparents en surah. A la manche, demi-longue, deux parements en pointe. Une collerette et la sous-manche, en crépelisse et dentelle noire, plissées. Ce costume, après avoir été porté pour des dîners et des soirées intimes, fera une charmante tenue de ville pour le printemps.

Nous regrettons le développement par trop exagéré du pouf, qui forme comme un petit strapontin sur lequel s'assied la longue pointe du corsage. Un peu de tournure donne de l'élégance à la taille, mais l'excès lui enlève toute grâce. Nous nous demandons ce qui peut plaire dans cette proéminence ridicule. Que quelques élégantes en diminuent les proportions et tous les moutons de Panurge feront comme elles. Vous êtes responsables devant le bon goût, mesdames, et il ne faut pas compromettre la réputation de bien s'habiller que se sont faites les parisiennes.

Très gracieuse une jeune femme qui entre au salon en toilette de visite sans le grand pardessus: le corsage à basque très courte sur les hanches, ou le corsage à basque ronde garnie d'une jolie frange en chenille longue et fournie. Souvent le corsage est en velours uni et la jupe en bel ottoman, ou le contraire; la manche longue boutonnée extérieurement. Un

souçon de manchon tout papillonnant de dentelle avec des nœuds et des pans de rubans, de longs gants en peau couleur *Lion*, une petite capote posée sur le sommet du chignon complètent la mise élégante d'une jeune femme comme il faut.

Celle d'une dame âgée, est riche de tissu et simple de façon. Voici une jolie toilette que nous avons vue et qui nous semble réunir toutes les conditions: Jupe ronde en satin; au bas un volant de guipure, soulevé par des plissés; une visite en velours uni, assez longue, richement garnie de guipure, et fermée par de belles attaches en passementerie; le manchon en velours chiffonné de guipure. Capote en velours, avec un bavolet froncé, égayée de touffes de capucines. Je ne crois pas que l'on puisse trouver mieux.

Voici les bals et les réunions qui vont se succéder sans intervalle, si nous en croyons les on-dit; et dans cette prévision, nous allons donner sur la coiffure quelques renseignements pris chez M. Virgile, 52, rue Basse-du-Rempart, le coiffeur attitré des femmes élégantes. Il est facile de distinguer dans une réunion de jeunes femmes, celles qui ont recours au talent de ce coiffeur: la disposition des cheveux, la légèreté des ondulations, la souplesse des coques et des marteaux, et surtout la grâce inimitable avec laquelle il place les fleurs, qu'elles soient disposées en pouf, en chaperon ou accompagnées d'aigrettes ou de coques de ruban, rien ne ressemble aux coiffures que l'on voit couramment. Ajoutons que M. Virgile sait trouver ce qui convient à chaque physionomie; aussi tout en conservant le type de la coiffure à la mode, il la modifie pour l'harmoniser avec le visage; c'est là le vrai talent. Nous avons déjà parlé du *peigne-tuteur*, une excellente invention qui facilite l'exécution des coiffures et qui permet d'arranger les cheveux de derrière en coques, en marteaux, en casque, avec très peu d'épingles. M. Virgile, qui en est l'inventeur, a pris un brevet. Nous engageons les dames comme les jeunes filles à avoir recours à son aide; il est pratique et mérite le succès qu'il obtient. Il coûte 8 fr. en imitation d'écaille, et 25 fr. en écaille, expédié *franco* pour la France, contre l'envoi d'un mandat de poste.

CORALIE L.

SPÉCIALITÉ DE MOUCHOIRS

Compagnie Irlandaise, rue Saint-Honoré, 219, au coin de la rue d'Alger.

Les mouchoirs de trousseau offrent une grande variété; nous nous en sommes convaincue en allant voir l'exposition que la Compagnie Irlandaise a faite, des deux derniers trousseaux qui lui ont été commandés. Il y a d'abord ce que nous nommons le genre sérieux; le mouchoir en belle batiste fil de main, simplement ourlé avec un joli chiffre mycroscopique; disons en passant que c'est le genre préféré du *high-life*. Ensuite, cette même batiste avec très grand ourlet à jours, chiffrée de lettres enlacrées; les mouchoirs pour toilette de visite offrent à l'infini des dispositions de fines et délicates broderies; le contour festonné. Celui-ci a un semé de petits pois, coupé de fleurettes jetées, cet autre a un double volant plat, festonné et semé de myosotis, ou bien encore de branches de lilas joliment dessinées, des muguetts avec leurs gracieuses clochettes, etc. toutes ces broderies sont exécutées en perfection, la finesse

du travail est remarquable. Le mouchoir en fine batiste avec ourlet à jours d'un centimètre, s'encadre d'une petite Valenciennes posée à plat et se brode d'initiales fleuries. C'est un genre qui a du succès. Citons encore les mouchoirs richement brodés avec des jours dentelle, qui se portent avec et sans dentelle; puis le luxueux mouchoir avec encadrement de point que nous avons admiré dans le trousseau de mademoiselle K. Est-il besoin de dire que tout, batiste et chiffre, broderie et dentelle, sont de qualité supérieure et délicatement exécutés? La Compagnie Irlandaise envoie franco des échantillons de batiste et des dessins de chiffres, avec les prix de la façon.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Nous répondrons à toutes les personnes qui demandent notre avis sur les cosmétiques à employer, que nous recommandons en toute confiance ceux de M. Guerlain. Il faut se méfier et s'abstenir de tous ces cosmétiques à bon marché, et quelquefois vendus fort cher, qui nuisent à la peau. Les bons cosmétiques ont un effet salubre s'ils sont bien choisis. Rien n'est meilleur que l'usage journalier de ces pâtes, eaux de toilette, poudre, de ces parfums et de ces sachets qui embaument le linge et les mouchoirs, de cette eau de Cologne impériale russe qui n'a pas sa pareille. Nous conseillons d'employer couramment la crème de fraises pour le visage, ainsi que la poudre de Cyprien, l'eau de Chypre pour la toilette; le savon Sapoceti et la Grenadine pour les mains. Le parfum de l'Exposition et l'héliotrope blanc pour le mouchoir, l'eau de Cologne impériale pour tous les usages.

LAIT ANTÉPHELIQUE

De Candès, 26, boulevard Saint-Denis.

Cette préparation s'emploie comme eau de toilette à dose

bénigne (coupée de trois quarts d'eau); alors elle tonifie, raffermi insensiblement les muscles du visage, et le nettoie de toutes les rugosités, boutons et efflorescences. A dose stimulante, c'est-à-dire mêlé avec une égale quantité d'eau, le lait antéphélique détruit les éphélides et les taches siégeant sous l'épiderme : telles que le masque, les taches de



Costume en faille bleu ancien et dentelle de Lyon. — Costume en satin et velours ciselé améthyste. Modèles de madame Turle, 9, rue de Clichy.

rousseau, les lentilles. Chaque flacon est accompagné d'une instruction détaillée sur le mode d'emploi. Les trente-cinq ans d'existence du lait Antéphélique sont la meilleure recommandation que l'on en puisse faire. Comme eau de toilette, il entretient la peau fraîche et claire, et nette de toutes gerçures.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 37 et 39).

Robe en ottoman crevette et velours ciselé brique, sur fond crevette. — Tablier en taffetas couvert d'une draperie en velours ciselé, dépassée par un plissé en ottoman, garni, au-dessus de l'ourlet d'un velours brique. La traîne plissée en ottoman avec un velours, au-dessus de l'ourlet, reçoit une tunique en velours, très pouffonnée, le bas s'incline en formant des plis cassés tuyau-d'orgue. Corsage en velours ciselé à très petite basque appliquée d'un velours; nœud de côté au-dessus du poul. Col montant et parement en velours.

Collerette et sous-manche en Malines. — Bottines en velours brique. — Gants de Suède. — Chapeau en velours avec touffe de plumes crevette.

Robe en velours myrte et popeline, broché d'un dessin en velours carmélite faisant relief. — Jupe en velours avec des draperies plissées, qui s'entrecroisent sur le tablier. La traîne, montée aux côtés, se pouffonne légèrement avec des coques en velours. Le corsage, assorti à la traîne, a la basque arrondie, terminée par un rang de bouclettes en ve-

lours; mêmes bouclettes à la manche et à l'encolure. Collette et manchettes en Valenciennes. — Bottines en satin myrte. — Gants de Suède naturelle. — Capote en velours myrte, avec des touffes de coques en ruban carmélite. Brides en velours.

Costume en faille bleu ancien et dentelle de Lyon. — Jupe garnie de trois petits plissés en faille, qui retombent l'un sur l'autre, et couverte de plissés et de volants en dentelle alternés. Polonaise en faille, fermée diagonalement et ramassée à droite par un groupe de plis perdus sous le pouf chiffonné. Le corsage, ouvert sur une chemisette en dentelle qui suit le mouvement diagonal, à la manche

arrêtée au coude, trois rangs de dentelle posés l'un sur l'autre.

Costume en velours ciselé et satin améthyste. — Sous-jupe en taffetas, garnie d'un tuyauté en satin, sur lequel retombe la frange en chenille grelotée qui est cousue au bord de la jupe en velours ciselé. Celle-ci est ouverte à gauche sur une quille plissée; au-dessus de la quille se relève la tunique de satin. Au bord de la tunique, frange en chenille. Corsage à pointe en velours ciselé, ouvert carrément avec une dentelle qui court en spirale. A la manche arrêtée au coude, une haute dentelle en engageante.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4454

TOILETTES DE DÎNER

Costume en velours et brocart grenat clair. — Bas de jupe, en velours, monté sur un dessous de taffetas. La robe en brocart est de forme princesse drapée sur le tablier. Derrière la jupe montée sur la pointe du corsage, forme de gros plis tuyau-d'orgue ajustés de façon à ce qu'ils conservent leur forme; de plus un ornement descend en spirale et se perd dans le second pli. Le premier, sous lequel s'arrête le drapé du devant, forme comme une quille. Cette façon fournit une tournure accentuée, non chiffonnée. A la manche échancrée au coude, un plissé en velours. Même plissé au décolleté en cœur. — *Bouquet de primevères* et touffe dans les cheveux. — Gants de Suède crème. — Bas de soie grenat et souliers en satin noirs.

Robe en satin et broché mais. — Tablier, draperies des côtés et paniers en satin mais, traine et corsage en ottoman broché. Tablier garni de trois rangs de dentelle, posés sur un volant de satin monté à plis creux, qui dépasse de trois centimètres; draperie s'ouvrant en rideau et très petits paniers arrêtés par un volant de dentelle espagnole qui se perd dans la traine; celle-ci montée par de gros plis serrés. Corsage à longue pointe, lacé derrière, avec une draperie, dont le côté droit descend diagonalement; elle s'arrête derrière; dentelle noire pour chemisette et cordons de roses rouges à gauche. Manche faite de trois plissés de dentelle noire. — *Bas de soie mais.* — *Souliers en satin noirs.* — Gants de chevreau. — Dans les cheveux : touffe de roses.

CHRONIQUE

Petite conférence sur un sujet d'actualité : De l'ordure en général et de l'ordure ménagère en particulier. Son origine et son histoire. Le chiffonnier dans l'antiquité et de nos jours. — A l'Académie : Les absents ont toujours tort. Le discours de réception d'hier et celui de demain. — Les théâtres : *Smilis* aux Français; *Manon Lesaut* à l'Opéra-Comique; *la Dame aux camélias* à la Porte-Saint-Martin; *le Maître de forges*... chez le pâtissier. — A travers les cercles. — Waterloo; documents nédits.



MAIS, il n'est question que de ma mort, là-dedans! » s'écrie un célèbre personnage de comédie qui vient d'entendre la lecture du contrat de mariage de sa fille.

Les étrangers qui visitent nos murs doivent se dire, en voyant les affiches qui les couvrent depuis un mois : « Mais, il n'est question que d'ordures, dans cette capitale! »

N'en rougissons pas plus qu'il n'est nécessaire et souvenons-nous de ces vers de Boileau qui semblent faits pour la circonstance :

La nature féconde en produits excellents
Sait entre les... pays partager les talents.

Au xv^e siècle, sous la domination des odieux tyrans, Toulouse avait ses jeux floraux et Clémence Isaure. Au xix^e siècle, Paris républicain a le préfet Poubelle et ses boîtes aux ordures.

L'étymologie du mot me paraît inutile à rechercher; il y a des choses qu'on sent mieux qu'on ne les explique. Quant à la signification, elle est multiple, mais nous distinguerons principalement :

L'ordure littéraire, en vente chez tous les libraires à 3 fr. 50 c. le volume, et souvent beaucoup plus. On la trouve parfois au théâtre où elle attire la foule.

L'ordure artistique. L'accouplement de ces deux mots peut étonner d'abord; mais il faut bien l'accepter puisque — on le faisait remarquer dernièrement ici même — l'ordure en question s'étale à certains jours le long des murs de l'école des Beaux-Arts. (A l'intérieur, s'il vous plaît.)

L'ordure musicale (voir : *cafés-concerts*).

Et enfin l'*ordure ménagère*, la seule qu'il soit question d'enlever, hélas!

Celle-là est aussi ancienne que le monde. Au lendemain de sa première nuit, lorsque notre mère Ève jeta hors de son berceau de feuillage la peau vermeille de l'orange qui avait rafraîchi ses lèvres et les roses fanées de sa couche, elle venait, sans s'en douter, de créer l'ordure ménagère.

Nous la suivons dans tous les siècles et sous toutes les latitudes, à la porte de la hutte couverte de neige de l'Esquimau, devant la tente légère du Scythe errant, au pied des degrés de marbre du portique grec peuplé de statues.

Et déjà le chiffonnier apparaît! Ai-je besoin de prou-



Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Coiffures de *M^{me} TURLE* 9, r. de Clichy - Corsets Cuirasse de *M^{me} EMMA GUELLE* 11, Avenue de l'Opéra - Lait Antiphlogistique de *CANDÈS* 26, B^d St Denis - Machine à coudre de la Compagnie Française *H. VIGNERON* 10, B^d Sebastopol.

ver — l'espace me manque pour cela, d'ailleurs — que Diogène le philosophe était tout simplement un *biffin* mis à la mode par les chroniqueurs du temps qui lui prêtaient des mots ? Rien ne manque à son signalement, ni la lanterne, ni le bâton, c'est-à-dire le croquet, ni le cabriolet d'osier que je retrouve sans peine dans le tonneau fameux. Selon toute apparence, Job sur son fumier n'était qu'un collègue Hébreu du cynique enfant d'Athènes, couchant sur sa marchandise, comme cela se voit constamment à Montmartre.

Bientôt la différence des tempéraments et des races se manifeste. Ennemi du travail et de la fatigue, le fils de l'Orient laisse aux animaux le soin de nettoyer la voie publique. Les chiens en Turquie, les corbeaux dans les Indes, restent chargés de ce soin dont ils s'acquittent si bien qu'ils passent au rang d'animaux sacrés.

Moins heureux que ces bêtes privilégiées, le chiffonnier parisien se voit condamné par nos maîtres à rejoindre dans ce grand magasin d'antiquités, qui s'appelle la légende, les jésuites, les rois, les tambours-majors et les nourrices. La boîte à ordures, la *Poubelle*, puisque c'est son nom, a tué le *biffin* comme le biberon a tué la nounou.

Que deviendront ces trente mille noctambules au crochet desquels nous devons quelquefois l'or ou l'ébène de nos chignons et toujours la chapelure de nos croquettes de volaille ? Quelques-uns, sans doute, entreront au Conseil Municipal. Quant aux autres... ! ma foi ! vous m'en demandez bien long. Au reste trente mille estomacs sans travail de plus ou de moins à Paris, en ce moment, ne sont pas une affaire. Et puis cela sort de mon sujet. Pour le moment, ma conférence est finie. Ça, qu'on m'apporte un verre d'eau sucrée.

On s'est occupé aussi d'ordures — littéraires, cette fois — à l'Académie, dans la belle séance du 17 janvier. Je n'y assistais point, non que j'eusse l'intention, à l'exemple de certaines admiratrices de M. Caro, de protester par mon absence contre le *dignus est intrare* de l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*. Mais, comme disait à Henri IV l'échevin d'une petite ville, s'excusant d'être arrivé en retard pour l'entrée du roi : on ne peut pas être partout, sire.

Le récipiendaire Pailleron n'a pas été tendre pour cette école qui consiste à « rapetisser la littérature.... » aux observations médicales d'une pathologie fantaisiste ; imaginer dans l'odieux, solenniser l'obscène, « marivauder avec l'immonde, aller, dans cette voie, » plus loin que le dégoût... changer la vieille devise : « toujours plus haut ! » par cette autre : *toujours plus bas !*

Il est à remarquer que le discours de M. Pailleron ne ménage pas précisément Zola qui n'était pas de la fête, tandis que, dans sa réponse, M. Camille Rousset a gardé sur certain portrait du *Monde où l'on s'ennuie*, un silence qu'un de ses voisins sut apprécier sans doute. Que voulez-vous ? Pour être immortel, on n'en est pas moins homme, au contraire. Et, comme le disait un de mes amis, faiseur incorrigible de mauvais calembourgs : ce n'est pas quand il s'agit de M. Caro qu'il est convenable de casser les vitres.

Pour la plupart des Parisiens, pour un grand nom-

bre de provinciaux, M. Pailleron est et restera l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie*. Cette pièce — qui n'en est pas une, comme l'avoue sans se faire beaucoup prier, M. Camille Rousset lui-même — ne donne cependant ni la mesure, ni la couleur véritable du talent de l'auteur. L'*Étincelle*, à mon avis, vaut cent fois mieux. Mais le succès, ainsi que ce vent mystérieux dont parle l'Écriture, ne sait « ni d'où il vient, ni où il va ».

De la même façon, l'élu du jeudi suivant, M. Edmond About, est pour la masse du public l'auteur du *Nez d'un Notaire* et de l'*Homme à l'oreille cassée*. Peut-être le nouvel académicien ne s'en plaint-il pas trop, car s'il a fait nombre de livres plus digne de l'Académie, il n'a jamais eu plus d'esprit que dans ces deux histoires bouffonnes et c'est évidemment l'esprit qui le distingue, sans parler, bien entendu, de son style inimitable. Quant au cœur, n'en cherchez pas dans ses romans. Les gens capables d'un sentiment profond n'ont point, d'habitude, le mot si heureux et la riposte si leste. J'ai vu des hommes renommés pour leur esprit se troubler et balbutier comme des provinciaux débarquant du coche, quand ils adressaient la parole à la femme aimée.

M. About ne s'émeut point pour si peu. Il reste fort calme, je gage, quand il passe devant l'emplacement vide où s'élevèrent ces Tuileries qui le requrent si bien jadis. Mais je m'inscris dès aujourd'hui pour un billet d'entrée le jour où il prononcera son discours de réception. On ne s'ennuiera pas à l'Académie pendant cette séance-là. Une seule personne ne s'amusera pas beaucoup, peut-être, ce sera l'éloquent évêque chargé de répondre au spirituel libre-penseur.

Pendant qu'au Théâtre-Français *Smilis* réussit.... à faire applaudir Mademoiselle Reichenberg, deux autres scènes font paraître, ou reparaitre, deux peintures célèbres du monde où l'on s'amuse... trop.

Elles sont passablement vieilles l'une et l'autre, ces œuvres, et je me demande si celle du siècle dernier n'est pas la plus jeune. Mais ce n'est point ici le lieu de l'examiner ni de comparer le chant de *Manon Lescaut* au jeu de la *Dame aux Camélias*, la juive blonde qui se nomme Sarah Bernhardt à la juive brune qui est redevenue Marie Heilbronn, l'abbé Prévost à Alexandre Dumas. Ni l'un ni l'autre de ces auteurs n'a eu, je le suppose, l'intention de travailler pour les jeunes filles.

Au Gymnase, celui qu'on appelle volontiers le beau Damala continue à se faire applaudir dans le rôle du plus chevaleresque et du plus mal habillé des maîtres de forges. Quelle pitié de voir un honnête homme si peu compris par sa femme et par son tailleur !

Mais cette double infortune ne lui ôte pas l'appétit. Hier encore, de l'air le plus tranquille du monde, il mangeait des gâteaux chez un pâtissier où j'étais entrée au retour du Bois.

Qui donc s'avise de dire que l'industrie meurt de faim ?

Ces messieurs sont fort affairés en ce moment et leurs cercles les absorbent plus que jamais.

D'abord le *Jockey-Club* vient de remplacer son président, feu le marquis de Biron, par le duc de Bisaccia.

(La suite à la page 44.)

N° 1. Traves-tissement. — Ra-moneur, pour petit garçon ou petite fille de cinq ans et plus.

Bas de soie noirs. Pantalon en surah noir ain-si que la blou-se, qui est fron-cée aux épaules, serrée et rele-vée de côté par une cordelière. Foulard en surah noir drapé en bonnet.

N° 2. Traves-tissement. — Pier-rette.

Bas de soie blancs et souliers avec pompons ro-ses. Pantalon bouffant, en soie rose, serré sous le genou; premiè-re jupe en surah blanc et blouse fermée diagona-lement par des pompons roses; le bord dentelé. A la manche lar-ge, choux-pom-poms. Colletterie pierrot. Chapeau en feutre blanc orné de ruban rose et de pom-poms.

N° 3. Traves-tissement pour jeune garçon de douze à quatorze ans. — Costume de François les bas bleus.

Bas de soie bleus; culotte, gilet et veste en drap fauve, re-vers et poche en



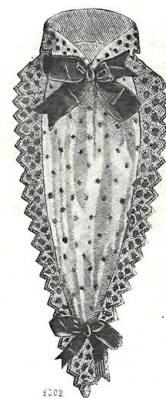
N° 1. Traves-tissement (ramoneur), pour petite fille ou petit garçon de cinq ans et plus.



N° 2. Sortie de bal en peluche crème, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.



N° 4. Coiffure de bal (vue de face), exécutée par M. Virgile, 52, rue Basse-du-Rempart.



N° 8. Plastron en tulle perlé, de la Scabieuse.

velours bleu. La colletterie, le nœud et les manchettes sont en dentelle.

N° 4 et 5. Coiffure de bal. Le sommet de la tête cou-



N° 7. Pelisse Souwaroff en dentelle. Des magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

vert par un cache-front composé de frisettes roulées en accroche-cœur. Le chignon fait de mèches enroulées, torsadées et peu serrées, avec quelques frisures sur la nuque. Un poul de feuillage velouté, d'où part une aigrette.



N° 3. Traves-tissement (costume de François les bas bleus.)



N° 5. Coiffure de bal (vue de dos), exécutée par M. Virgile, 52, rue Basse-du-Rempart.



N° 6. Peigne-tuteur, préparé pour la coiffure de bal.

N° 6. Peigne-tuteur avec les berthes et les frisons préparés pour la coiffure de bal.

N° 7. Pèlerine Souwaroff en dentelle.

Manche froncée. Le devant de la pèlerine se relève de plis à l'en-colure et forme rabat. Un col mon-tant; de côté, un nœud-papillon en satin, et devant, de longues co-ques avec pans tombant de cha-que côté du rabat.



N° 8. Plastron en tulle perlé.

Le plastron est monté à un col recouvert d'un tulle perlé, dentelé au bord tombant; des fronces à l'encolure et au bas de la taille. Encadrement de tulle perlé, festonné au bord; nœud en satin à l'encolure et à la taille.

N° 9. Sortie de bal en peluche crème garnie de cygne.

Forme vague; le dos arrêté à la taille pour dégager le poul. Dou-blure en satin au-roure ouaté et pi-qué. Garniture en cygne.

N° 10. Corsage ouvert garni d'une écharpe de dentelle blanche.

L'écharpe est drapée autour du décolleté carré; elle forme attache devant, et vient se fixer de côté, plus bas que la taille, par un bou-quet de fleurs. La manche est en tulle-dentelle, terminée par un volant qui a pour être une draperie serrée par des traverses. Cet ar-rangement con-vient aussi pour une écharpe de dentelle noire.



N° 10. Corsage drapé d'une écharpe de dentelle blanche, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Rarement une élection se fit avec aussi peu de peine. Là, tout le monde est content; c'est l'âge d'or. Le roi est mort, vive le roi!

Il n'en est pas tout à fait de même à la rue Royale. Le prince de Sagan vient d'abandonner la présidence et des bruits de dissolution circulent. On s'agite beaucoup et la fâcheuse discorde règne dans ce camp qui n'a pourtant rien de commun avec celui des Grecs.

Combien de *Cercles* dans ce monde
Dont je ne dirais pas autant!

Certains de ces messieurs n'aiment pas les chevaux et veulent supprimer les courses. D'autres n'aiment pas les Juifs. Bref le *Club des Moutards* est menacé de disparaître.

Déjà la gentille petite marquise pleure son appartement que le cercle lui loue. Et, si l'événement prévu s'accomplit, combien de jolies Parisiennes en revenant du Bois dans leur victoria regretteront ce balcon fameux sous lequel on ne passait point sans abaisser un peu son ombrelle pour ne point décourager la curiosité légitime du Tout-Paris de la Haute-Gomme. C'était là que se faisaient les réputations de beauté et d'élégance et surtout hélas! que se *défaisaient* les autres. Mais quelle femme ne désire avant tout qu'on s'occupe d'elle, même pour en dire du mal? Pauvres *Moutards* qui fûtes successivement des lions, des Gandins, des petits crevés, des cocodès, des gommeux, sans cesser jamais d'être des hommes charmants et, quand il le fallait, des âmes vaillantes, la Chronique Parisienne ne peut vous refuser une larme. Espérons qu'elle est prématurée.

Aux *Mirlitons* on nous offrait galamment, l'autre

jour, la comédie et l'opérette. Il paraît que ces messieurs se plaignent tout bas que nous faisons moins de toilette pour eux que jadis. A qui la faute, messeigneurs, puisque vos invitées sont en même temps vos filles et vos femmes? N'allez-vous pas, maintenant, ressembler à ce personnage de Molière qui entendait qu'on lui fit bonne chère avec peu d'argent?

On s'est beaucoup amusé à la représentation. Mais, la soirée finie, trois ou quatre clubmen ont failli étouffer de rire en écoutant l'acteur Dupuis, qu'ils faisaient souper à une petite table, raconter à sa manière et avec son accent belge la bataille de Waterloo :

On se battait depuis longtemps. Au sommet d'une éminence, l'empereur Napoléon entouré de son état-major examinait l'horizon où paraissaient à chaque instant de nouveaux corps d'armée.

— Qu'est-ce que ce nuage de poussière là-bas, général?

— Sire, c'est l'artillerie anglaise.

— Vite quatre ou cinq batteries en position, et que les boulets pleuvent. Et ces masses brillantes, à notre gauche?

— Sire, ce sont les cuirassiers prussiens.

— Allons, maréchal, une charge à fond sur eux. Mais qu'aperçois-je en face de nous?

— Sire, ce sont les Belges qui s'avancent.

— Les Belges! les Belges arrivent! alors nous sommes perdus.

Et le grand homme, accablé, laissait tomber sa tête sur sa poitrine. Vingt minutes après, celui qui avait vaincu le monde était vaincu à son tour, pour une fois, sais-tu, monsieur.

CONSTANCE.

LE MARIAGE DE BLANCHE

(SUITE)



M'ENNUYER, madame? J'ignore le sens de ce mot, et j'espère ne jamais l'apprendre. Mais vous-même, qui restez à Saint-Jean pendant les longs mois d'hiver, n'êtes-vous pas bien isolée, bien mélancolique?

— Quand vous aurez le nombre d'années qui pèse sur ma tête, fit Blanche avec un pâle sourire, vous saurez ce que deviennent à nos yeux les hochets que l'on décore du nom de plaisirs. Mon fils a ses livres qui, pour lui, contiennent l'univers; moi, j'ai mes occupations sérieuses, mes pensées... Pas plus que vous, chère petite, nous ne connaissons l'ennui, ce fléau des gens oisifs.

— Cette fois, c'est ma tante Madeleine que je crois entendre. Bonne tante!... Je la vois rarement, mais combien douces et bénies sont les heures que je passe auprès d'elle!

— Madeleine était une amie de cœur pour moi, fit

Blanche avec émotion; je n'ai jamais rencontré de nature aussi angélique, de caractère plus généreux. Sa piété était ardente, et sa guérison fut un miracle dont nul parmi les siens ne s'étonna.

— Oui, ma tante est une sainte... Avec quel empressement elle consacra à Dieu cette vie renouvelée, ces forces reconquises! Aucune de ses sœurs ne peut atteindre à la perfection de sa charité, elles le proclament hautement; et tandis que la mère Sainte-Marthe surpasse les plus ferventes et les plus dévouées au lit des malades, nous la retrouvons toujours aussi simple, aussi aimante que lorsqu'elle habitait parmi nous.

— Vous étiez bien enfant quand elle prit le voile?

— Je n'avais que cinq ans; pourtant j'assistai à la cérémonie, et il m'en est resté un vague, mais touchant souvenir.

— Les objets et les scènes qui nous frappent à cet âge demeurent souvent dans notre mémoire avec une

fidélité proportionnée à l'impression reçue.

— Parfois, quand je ferme les yeux à l'église, je vois, par ce regard de l'âme qui ne connaît ni le temps ni la distance, la blanche mariée qui m'embrassait si tendrement avant de se rendre à l'autel. Je respire le parfum de l'encens, j'entends les psalmodies qui semblent plutôt célébrer des funérailles qu'une fête; j'aperçois des ombres glissant autour de ma tante Madeleine... Puis je la revois elle-même vêtue de noir et voilée, nous souriant avant de disparaître dans ces grands cloîtres silencieux.

— Elle y a trouvé le repos », murmura Blanche pensive.

A ce moment entra Gothon, la servante villageoise qui constituait tout le personnel domestique du chalet. Sans doute, pour elle aussi, Lucile apportait un rayon de grâce et de gaieté dans la sévère demeure, car les fruits dorés qu'elle tenait à la main témoignaient d'intentions particulièrement hospitalières.

« J'ai pensé, not' demoiselle, que vous deviez être assoiffée par le temps qui fait. Si vous aimez les pêches et les prunes, celles-ci sont belles, tout de même.

— Elles sont magnifiques, Gothon, et vraiment je déplore que vous les ayez cueillies pour moi.

— Nous en profiterons également, si vous le permettez, fit une voix fraîche à travers la porte entrebâillée. Je suis horriblement assoiffé, suivant l'expression pittoresque de Gothon, et ma mère ne refusera pas son concours à ce lunch frugal. »

On s'approcha de la table sur laquelle la paysanne disposait ses rafraichissements avec un soin qu'elle apportait rarement à son service; et l'influence communicative de la jeunesse dissipa peu à peu les nuages que la causerie avait amoncelés sur le front de madame Volkstein.

VII

Depuis que la mère de Marcel habitait Saint-Jean, Lucile de Garche était la seule personne à qui elle eût ouvert sa maison.

L'isolement de cette bourgade favorisait l'ardent désir de retraite éprouvé par la pauvre femme au lendemain de la crise qui avait brisé sa vie. Si elle n'eût pas été mère et si une piété plus profonde l'eût rapprochée davantage de Dieu, peut-être aurait-elle rencontré au couvent ce qu'elle cherchait vainement en ce monde : la paix dans l'oubli et dans la résignation.

Mais Marcel la rattachait à la terre, et son âme devait parcourir une plus longue étape avant d'arriver à ces régions sereines où cesse le trouble, où se rencontre le calme, précurseur de la mort.

Pour son fils, elle avait consenti à vivre; par lui elle connut de grandes joies parmi d'indicibles tristesses. L'enfant grandit et prit dans le cœur maternel, avec la place des chers trépassés, cette autre place dont rien, semblait-il, ne devait combler le vide terrible.

L'âme de Blanche s'identifia avec celle de Marcel; l'existence de ce fils adoré devint la meilleure part de la sienne, et la veuve sentit que tant qu'il plaisait au ciel de lui laisser cette consolation, elle ne serait pas absolument malheureuse ni abandonnée.

Ce travail d'apaisement ne s'opéra point sans résis-

tance et sans lutte. Plusieurs fois, depuis la nuit lugubre qui la vit errer dans Paris, son enfant dans les bras, Blanche fut envahie par un désespoir sans nom. Les réminiscences du passé se mêlaient aux réalités écrasantes qui pesaient sur sa jeune existence; elle se demandait pourquoi le destin lui refusait la part de joie et d'honneur accordée aux plus humbles créatures, pourquoi tant d'autres relevaient leur tête, tandis que la sienne se courbait sous un poids accablant.

Dans ce village où était ignorée son histoire, il lui semblait parfois que la vindicte publique la désignait au mépris de tous et murmurait un nom qui était une flétrissure — ce nom qu'elle avait dû garder pour ne pas compromettre l'avenir de son fils. Pour elle comme pour lui, elle appelait la mort qui eût mis fin à leur misère; puis, affolée par ce vertige de douleur, elle couvrait de baisers le petit être qui ne pouvait encore la comprendre, et priait Dieu d'épuiser sur elle la coupe des épreuves humaines, pourvu qu'il lui laissât son trésor...

Le temps, ce grand consolateur, et les conseils d'un vieux prêtre auquel Blanche s'adressa dans sa détresse morale, calmèrent graduellement ce désespoir.

Aujourd'hui que l'affection forte et tendre de son fils répondait à la sienne, la veuve se trouvait dans la situation d'un voyageur qui, après une pénible marche, jette un regard étonné sur la route parcourue. Les sentiers les plus rudes sont aplanis par la distance; les épines que foulèrent les pieds saignants se confondent dans le lointain avec l'ombrage qui rafraîchit le front.

Telle était Blanche, surprise parfois de sa tranquillité présente et de l'énergie longtemps déployée. Ce calme pouvait être l'embellie entre deux orages; mais ce n'en était pas moins le repos dont son cœur avait soif.

Marcel avait été élevé avec un mélange d'indulgence et de sévérité assurément discutable, comme principe général d'éducation, mais efficace sur sa nature ardente et affectueuse. Le résultat de ce système était que le petit garçon idolâtrait sa mère autant qu'il lui restait soumis — sentiments rarement combinés dans une âme enfantine.

Les occasions où s'exerçait cette sévérité étaient d'ailleurs peu fréquentes; une seule faute la provoquait dans toute sa rigueur : c'était le manque de franchise.

Marcel se souvenait encore de l'altération qui s'était produite sur les traits de sa mère un jour que pour la première fois, il lui avait menti — mensonge peu grave, sans doute, mais dont les conséquences restaient ineffaçables dans sa jeune mémoire.

Blanche, si douce d'ordinaire, avait donné cours à une indignation que ne légitimait vraiment pas un acte d'étourderie; puis, après avoir châtié le coupable, elle était tombée à genoux contre la porte inexorablement fermée entre elle et lui, et Marcel l'avait entendue sangloter longtemps.

Le fils de Franz ignorait absolument le sort de son père; il se croyait orphelin et supposait que M. Volkstein était mort en Autriche. C'est à cette circonstance qu'il attribuait le silence enveloppant sa tombe.

Il n'osait point d'ailleurs aborder ce sujet avec Blanche, parce qu'il avait remarqué la pénible impres-

sion que lui causait le souvenir de son mari. L'image de ce père dont on ne parlait pas se revêtait de tous les charmes prêtés par une imagination filiale et aimante; et sans faire part à personne de ses intimes pensées, Marcel vouait un culte à Franz dans le secret de son cœur.

Malgré la réserve dont Blanche était contrainte d'entourer ses souvenirs de jeunesse, son fils l'avait entendue nommer Lucile de Garche.

Le jour où se produisit à Saint-Jean le fait anormal d'un débarquement d'étrangers, le docteur s'empressa d'en porter à sa mère la nouvelle, ajoutant que d'anciens amis allaient sans doute lui être rendus.

Par un sentiment que la prudence ne dictait pas seule, madame Volkstein eût voulu éviter toute relation avec cette famille; elle dut céder aux instances de son fils pour ne pas éveiller sa surprise, et les détails qu'elle apprit sur les arrivants diminuèrent ses appréhensions.

La pauvre Lucile était morte depuis plusieurs années, et son mari l'avait suivie au tombeau. Leur petite fille, recueillie par une vieille parente, s'était bientôt trouvée trois fois orpheline; un oncle récemment arrivé des Colonies lui servait de tuteur et l'amenait à Saint-Jean.

M. de Garche et sa femme, ayant passé la moitié de leur vie dans l'autre hémisphère, ignoraient évidemment les malheurs d'une famille qui leur était inconnue; personne, à Paris, n'avait d'ailleurs soulevé le voile jeté par le faux baron sur cet événement mystérieux.

Blanche avait accueilli Lucile de Garche en souvenir de Lucile Darel; bientôt elle s'y attacha et prit plaisir à la recevoir. L'aimable créature laissait au chalet un reflet de sa grâce; elle témoignait à l'amie de sa mère une affection touchante, et plaçait en Marcel une confiance que n'expliquait pas seul le droit d'ainesse. Les cinq années qui les séparaient eussent pu compter double; à dix-sept ans, Lucile était presque une enfant encore; Marcel était un homme mûri par l'étude et le contact d'un esprit désenchanté.

Mais ce caractère sérieux n'était pas morose. Après un travail ardu, Marcel ne dédaignait pas un joyeux délassement, et la société de ses nouveaux voisins lui parut bientôt fort agréable.

Jamais la veuve ne prenait part aux promenades dont la côte ou la mer même offraient un vaste champ. Mais sa sollicitude toujours en éveil lui suggéra le désir de semer quelques distractions dans une vie trop monotone, et elle ne dissuada pas son fils de répondre aux prévenances dont il était l'objet.

Sur une plage comme celle de Saint-Jean, les distractions sont naturellement fort restreintes; une excursion en barque, une pêche aux crevettes, une récolte de coquillages à marée basse sont les uniques plaisirs que l'on puisse s'y procurer. Mais la conversation est une ressource dont nul lieu ne diminue le charme, et il se trouva que Marcel, auquel un coin du monde élégant se dévoilait pour la première fois, était un causeur aussi aimable que spirituel.

L'originalité de ses remarques, la profondeur et la finesse de ses réflexions frappèrent souvent l'oncle de Lucile. M. de Garche, français par la naissance et créole par l'éducation, joignait à des connaissances

générales très étendues, un manque d'instruction classique qui le disposait à mieux apprécier encore le jeune savant.

Nous éprouvons souvent pour ce que nous ignorons ce respect involontaire qu'inspire l'inconnu; et la science, entrevue de loin, apparaît comme ces pics élevés dont le voyageur désespère d'atteindre les cimes.

Nature franche et prime-sautière, le créole ne dissimula point au fils de Blanche l'agrément que lui procuraient ses entretiens; madame de Garche, dont l'unique but en toutes choses était de plaire à son mari, accueillit Marcel avec la plus cordiale bienveillance; et Lucile mêla discrètement sa note au concert de louanges qui s'élevait en faveur de cet ami improvisé.

Elle étudiait l'anglais, que Marcel parlait avec une correction assez rare chez nos compatriotes. Il lui prêta des livres et lui apprit souvent à en saisir le sens exact, la saveur intime, comme on extrait le suc d'une fleur après en avoir respiré le parfum ou admiré l'éclat.

Un jour, la jeune fille découvrit que son professeur d'anglais était poète: quelques vers écrits au crayon et laissés par mégarde dans un volume de Longfellow, lui donnèrent la primeur de la traduction d'*Évangeline*.

« Pourquoi ne me les avez-vous pas montrés plus tôt? demanda-t-elle avec une inflexion de reproche.

— A quoi bon? Ne me dites-vous point que ce poème vous ennuya dès les premières lignes?

— Je le comprenais mal; interprété par vous, qui l'aimez d'une si vive prédilection, il serait sans doute mieux placé à ma portée. »

Marcel sourit.

Lorsque Lucile quitta Saint-Jean, elle emportait le volume de Longfellow, devenu son compagnon favori; et d'après l'ardeur qu'elle mettait à l'étude, la langue de Walter Scott devait bientôt lui révéler tous ses secrets.

VIII

Un an s'écoula; aux bourrasques et aux brumes de l'hiver succéda l'épanouissement printanier; puis vint le mois des roses, et enfin le moment des vacances, en délivrant de joyeux captifs, vit une nuée de baigneurs s'abattre sur les plages de l'Océan.

Pas plus que les années précédentes, Saint-Jean n'eut sa part de ces périodiques visites; le bourg garda son calme habituel, et nul touriste ne songea à visiter cette grève ignorée.

Nous nous trompons; si le voile bleu que porte indifféremment les Anglais excursionnistes et leurs compagnes ne flotta point sous la brise de mer, l'élégante silhouette de Lucile erra de nouveau parmi les roches humides de la côte.

Fidèles à leur promesse, M. et Madame de Garche étaient revenus à Saint-Jean, et des relations suivies se rétablissaient entre la maison de pêcheur qui leur servait d'habitation et le Chalet.

L'hiver avait paru singulièrement long à la mère et au fils; non qu'ils ne fussent accoutumés à la monotonie de leur existence, mais parce qu'une secrète préoccupation troublait leurs affectueux épanchements.

Depuis que Blanche, veuve d'un vivant, avait vu tomber l'idole passionnément encensée, depuis que les fleurs de ses plus chères illusions s'étaient flétries, elle avait reporté sur son fils toutes les facultés aimantes de son cœur; et Marcel la paya si bien de retour, que cette tendresse mutuelle semblait leur devoir toujours suffire.

Pour l'âme qui épuisa l'amertume de sa coupe, une telle attente n'est pas une chimère : battue par tous les orages, elle ne songe point à quitter le port, si difficilement atteint.

Mais l'âme ardente s'éveillant à la vie ne peut connaître les désenchantements d'un autre âge ni la sagesse qui en découle. Altérée de bonheur, elle est toujours prête à étancher sa soif aux sources de la terre — à moins qu'une plus haute vocation ne l'attire vers le ciel —; et lorsque cette source est pure, quand les passions humaines ne l'ont point encore troublée, l'image parée de jeunesse et de poésie qui s'y reflète acquiert un prestige que rien parfois ne saurait détruire.

Tel était le cœur de Marcel, ouvert seulement jusqu' alors aux tendresses filiales et aux âpres plaisirs de l'étude; telle fut l'influence qu'acquiesça sur lui la petite fée dont l'unique coquetterie était le charme inconscient.

Pendant les mois qui séparèrent les deux visites à Saint-Jean, il se livra au travail avec une passion nouvelle, entreprit les recherches les plus ardues, étudia sans trêve comme si de la science qu'il s'assimilait dépendait le bonheur de sa vie. Puis un jour, il parla d'avenir et de mariage à sa mère instinctivement inquiète et affligée.

Blanche avait-elle prévu ce moment? S'était-elle dit, pendant ses longues veilles, que l'enfant élevé avec tant d'amour cesserait de se plaisir au foyer attristé? Peut-être, rejetant cette vision comme une crainte chimérique,

compta-t-elle sur la puissance d'une affection jusqu'alors inaltérable... Elle avait rêvé, la pauvre mère, de soustraire son fils aux périls que pour lui, plus que pour tout autre, recélait le monde; et le monde pénétrait dans cette solitude comme s'il eût été jaloux de la proie qu'on lui dérobait.

Il y venait sous la forme d'une gracieuse enfant que madame Volkstein elle-même accueillait avec un intérêt non déguisé. Lucile, pour Blanche, était le reflet d'un passé heureux, le rayon de lumière éclairant le crépuscule d'une sombre existence... Le cœur meurtri par les ronces du chemin s'attachait à ce jeune cœur aimant que les épines de la vie n'avaient pas encore effleuré; et lorsque Lucile reparut à Saint-Jean, la mère de Marcel se dissimula à elle-même ses involontaires appréhensions.

Les lectures en commun, les promenades sur la plage, les goûters préparés par les soins de Gothon recommencèrent. M. de Garche témoigna une amitié croissante au jeune homme qui, à ses yeux, était un modèle de perfection aussi aimable que rare; et un soir, cheminant près de sa femme au bord de la mer, il lui arriva de dire :

« Si Marcel aimait notre nièce, je la lui confierais avec joie.

— Je suis de ton avis; il possède toutes les qualités propres à la rendre heureuse, et, s'il n'est pas riche, sa dot à elle est mince.

— Mon frère ne réalisa pas la fortune qu'il avait rêvée, et de nous qui avons une fille et des petits enfants, Lucile ne peut rien attendre... Oui, le mieux est qu'ils s'aiment et qu'ils fassent leur bonheur mutuel.

— Sois tranquille, mon ami, conclut madame de Garche avec un sourire; ils s'aimeront et ton souhait s'accomplira. »

GEORGES DU VALLON.

(La suite au prochain numéro)

PROVERBE

Ne pas chercher de corrélation entre le sens des vers et le proverbe. Les différents mots composant celui-ci se trouvent disséminés dans la poésie, chacun à son rang.

La petite Nina boude, baille, s'ennuie

De voir tomber la pluie :

« Sur la ville, vraiment, une trombe s'abat,
Dit-elle, ou les démons célèbrent leur sabat ! »

Mais, tout à coup résonne un grand coup de sonnette;
La porte bruyamment s'ouvre... c'est Chiffonnette
Vive comme un pinson, coiffée en coup de vent

Ainsi qu'elle est souvent.

Nina bondissant d'aise au-devant d'elle vole,
Et de tout son chagrin l'amitié la console.

TRIANGLE

Division du temps, au travail consacrée

Elle vaut bien des jours par le plaisir emplis.

Son cours paisible arrose une riche contrée

Dont le sol est fertile en chacun de ses plis.

Son aspect est terrible et sa course, furtive;

Sur les bords du Niemen, on le chasse parfois.

Particule fréquente et réduplicative,

Elle est bien, chaque jour, sur nos lèvres cent fois.

Vous n'allez pas, vraiment, lui parler, je suppose?

Lui demander son nom?

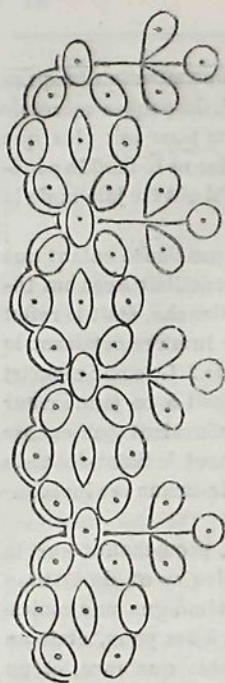
Il garde incessamment le silence... et pour cause.

Pas un oui! pas un nom!

Explication de l'Homonyme du 9 Février : Anche, hanche.

Mot de la Charade : Chiendent. — Proverbe : Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4454
et le patron découpé d'une veste flottante devant avec gilet boutonné droit, figurine page 48.



Petite bande
broderie anglaise pour
lingerie.

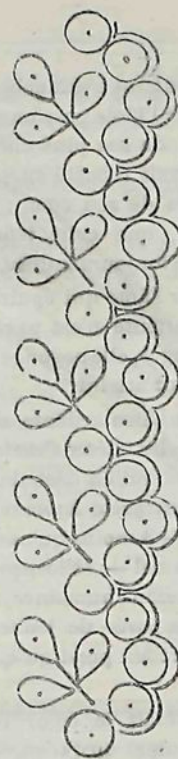
*Explication du patron
découpé.*

1, Devant. — 2, Gilet se
cousant avec la couture
de l'épaule de la veste. —
3, Petit côté, dessous du
bras. — 4, Petit côté du
dos. — 5, Dos. — 6, Col.
— 7, Col revers. — 8, Man-
che, dessus et dessous,
celui-ci indépendant au



Fig. 2.

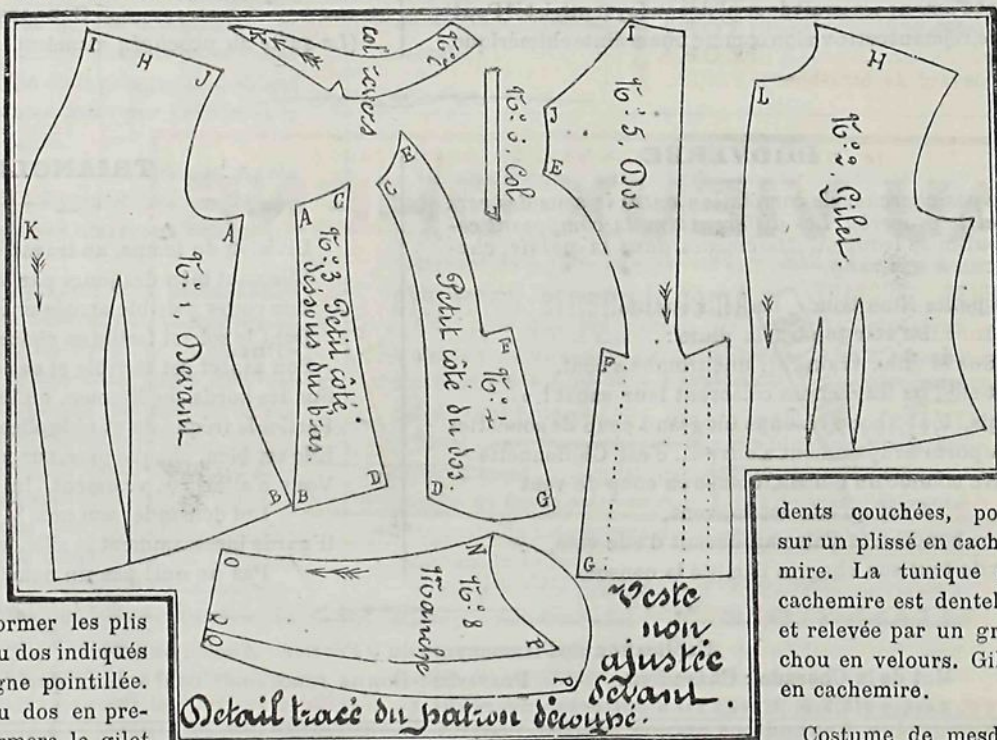
Veste flottante devant avec gilet boutonné droit (patron découpé).



Petite bande
broderie anglaise, pour
lingerie.

col montant du gilet est
en velours. A la manche,
un simple passe-poil au
bord. Cette veste est faite
en petit velours chasseur
gris, ainsi que la jupe,
dont le bas, découpé en

Les flèches indi-
quent le droit fil de
l'étoffe; les lettres
de raccord corres-
pondent aux coches
du patron découpé.
Les diverses parties
de la veste sont pla-
cées dans l'ordre où
elles doivent être
réunies. Faire les
deux pinces de poi-
trine du gilet, puis
celle de la veste;
ajuster celle-ci sur
le gilet, à la couture
de l'épaule et du
dessous du bras,
par un bâti. Réunir
les petits côtés et former les plis
creux de la basque du dos indiqués
au détail par une ligne pointillée.
Réunir le devant au dos en pre-
nant le gilet. On fermera le gilet
par de petits boutons, et la veste soit par une agrafe
en vieil argent, soit par un seul bouton macaron posé
au bas du col-revers, lequel se monte à la veste. Le



dents couchées, pose
sur un plissé en cache-
mire. La tunique en
cachemire est dentelée
et relevée par un gros
chou en velours. Gilet
en cachemire.

Costume de mesde-

moiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Veste et gilet emploient 2 mètres d'étoffe en 1 mè-
tre 20 centimètres.